

pas moi qui irai le lui dire. Venez-vous, monsieur Jean?

Une ombre avait passé sur le visage de Jean Ménard.

—Non, répondit-il. Il suffit que mademoiselle Dorbat ait manifesté le désir que je ne l'accompagne point, pour que je prenne ce désir comme un ordre.

—Merci, lui dis-je doucement; cela vaut mieux ainsi.

J'osai lui tendre la main. Il ne fit qu'effleurer le bout de mes doigts.

Je crus l'avoir contrarié et je suivis, le coeur gros, Zélie qui haussait les épaules.

—Vous en trouverez, Suzanne, des occasions de vous amuser un peu, si c'est ainsi que vous en profitez.

—Mais, puisque c'était mal!

—Mal! vraiment? Et que voyez-vous de mal à ce que ce jeune homme nous accompagne?

—Je ne sais pas, répondis-je avec une grande envie de pleurer. C'est maman qui dit qu'il ne faut pas parler aux jeunes messieurs.

—La maîtresse est dure, elle oublie qu'elle a eu votre âge et qu'à ce moment-là son esprit n'était pas toujours au raccourci des bas et des tricots.

Je fus surprise d'entendre cette fille parler ainsi, et comme je ne comprenais pas bien tout ce qu'elle disait, elle grana aussitôt dans mon imagination.

Le dimanche suivant, je revis Jean Ménard sur la grande place, parmi d'autres jeunes gens.

Dès qu'il nous aperçut, ma mère et moi, il se découvrit, et dans son regard qui cherchait le mien, je crus voir que sa politesse était surtout pour moi.

Ce fut de même plusieurs dimanches de suite et, petit à petit, il s'enhardissait. C'est ainsi qu'à l'église, il se plaçait de façon à ne pas me quitter de vue, et moi, frissonnante, j'essayais en vain de lire dans mon missel: les lettres dansaient devant mes yeux troublés.

Insensiblement, il s'était ainsi, sans me parler, frayé un chemin dans mon coeur. Depuis la première fois où je l'avais vu, ma pensée était uniquement remplie de lui.

J'en avais fait le héros d'aventures

que mon imagination aimait à se forger, et que la lecture de quelques romans prêtés par Zélie, m'aidait à bâtir.

C'est dans cet état d'esprit que je vis arriver la Pentecôte.

Ce jour-là avait lieu "l'assemblée" du pays.

Quelques marchands de pain d'épices, un tir, un massacre où un général prussien trônait de compagnie avec une mariée à la robe fripée; enfin, l'inévitable manège de chevaux de bois des temps anciens, qu'un homme faisait marcher en le poussant avec les épaules, au son d'un orgue de Barbarie qui grinçait lamentablement; voilà toute l'assemblée, telle qu'elle était dans ce temps-là, telle qu'elle est encore à peu près de nos jours.

Mais ce qui intéressait surtout la jeunesse du pays et des alentours était le bal champêtre du soir.

Je m'étais souvent demandé si ma mère permettrait que je me mêlasse à la danse. Je ne l'espérais guère et je fus bien surprise quand elle-même m'y conduisit.

Ce fut Jean Ménard la première personne que je reconnus dans la foule pressée autour d'une vingtaine de couples, dansant en cadence au son d'un violon.

Aussitôt, il vint à moi et m'invita. Ma mère ne s'opposa pas à ce que j'acceptasse.

Je m'éloignai à son bras, heureuse de la magnanimité de ma mère, heureuse surtout de sentir Jean si près de moi.

Une douce émotion m'avait envahie; les battements tumultueux de mon coeur soulevaient mon corsage, et je me taisais, craignant de faire envoler la délicieuse sensation qui m'engourdissait dans les bras de Jean.

Lui non plus ne me disait rien, mais peu à peu son étreinte se resserrait et je sentais son souffle plus près de mon front.

Pourtant, à la fin, il me dit:

—Voici longtemps que j'attends la minute présente.

—Ah! murmurai-je, pour toute réponse.

—Oui, reprit-il, j'attendais avec impatience cet instant où je pourrais vous parler seul à seul.